

L'effacement des lieux

Janine Altounian,
PUF, Paris. 2019

Présentation : Serge Raymond

Comment parler du livre de J. Altounian et trouver les mots pour dire, ce que nous savions déjà tous confusément, que nous assistions, touche par touche et livre par livre (cinq ouvrages pour ce que nous en savons) à l'élaboration d'une œuvre. Osons le mentionner, tant la modestie de l'auteure, surtout son goût pour le partage, sait nous emmener avec elle, nous promener sur le chemin de ses recherches, de ses réflexions, de ses traductions. Car cette germaniste, cette traductrice des œuvres de Freud est une authentique interprète. Interprète par le fait de la traduction, mais interprète encore comme on peut le dire d'un morceau musical Dans sa version, celle que lui attribue le psychanalyste J. Laplanche elle est une harmonisatrice, entourée de quatre hommes aujourd'hui disparus, de quatre figures de la psychanalyse qui continuent de compter : il s'agit des Professeurs A. Bourguignon et J. Laplanche le premier décédé en avril 1996, et le second en mai 2012 ; il s'agit encore de M. Prigent, décédé en mai 2011 et de P. Cotet décédé en janvier 2017. J. Altounian leur renouvelle ici ses hommages, reprise de son hommage à J. Laplanche devant l'Association Psychanalytique de France (APF) en Octobre 2013.

De tout cela, de son expérience des textes, de son expérience du divan, de celle aussi de l'écoute, elle nous fait découvrir ce qui fait la singularité de la traduction : concilier la traduction d'un manuscrit avec l'expression des sentiments, des émotions prêtées à l'auteur dans sa langue d'origine, et éprouvées par l'interprète, faisant d'elle une passeuse d'environnement : une harmonisatrice.

Chacun de nous peut revenir sur ses rencontres avec Janine Altounian. Pour ce qui me concerne, sur notre rencontre aux Nuits Scientifiques de Ville Evrard dans une période contemporaine de la publication de son premier livre datée de 1990, je crois : « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, une publication faisant suite à divers articles parus dans la revue des *Temps modernes*, là où elle donne forme et rend compte de son histoire familiale et dessine un espace psychique à son pays dépecé, l'Arménie, celle de 1915.

Qu'elle se souvienne, dans un courrier de Mai 1993 où elle nous disait son souhait de débiter son intervention par un bref extrait de film qui pourrait se nommer : « *Elle a perdu sa langue* » nous invitant à réfléchir à partir d'un exemple concret à l'impossibilité de parler aux autres lorsqu'on a entendu les récits ou les silences des terreurs et violences encourues par les parents survivants – à qui pourtant on doit de vivre. Les publications qui suivront, à partir de cet ouvrage inaugural, marqueront une volonté de sortir de ce qu'elle appelle « faux débat » qui voudrait considérer que la transmission se fait moins

traumatique, soit lorsque les parents racontent ce qu'ils ont vécu, soit lorsque par décence ou épouvante de la mémoire, ils le taisent. Que cela soit apparemment « dit » ou non, ce qui s'est vécu ne relève pas du champ de la parole car celle-ci présuppose justement la fiction qu'il y aurait à l'arrière-fond de soi et de l'autre, qu'il y aurait eu, entre les parents et leurs autres, de la « civilisation ». Toute narration effectuée en réalité le déni même de ce tout-pouvoir qu'à l'autre de supplicier et d'exterminer les corps qui, au départ de la généalogie des descendants, scelle une origine de survie disjonctée de tout sens, hors la loi. Tout récit vient en effet opérer, après coup, une mise en forme du sens, mise en scène de la société par un sujet-repère énonciateur et protecteur. Si donc l'héritage vient opposer son démenti à toute fiction d'un lien social où se tisserait la parole, en quels termes la transmission habite-t-elle alors les descendants ? Si elle « a perdu sa langue » et si on ne peut la parler que peut-on en faire ? Comment peut-on la métaboliser pour en vivre et non pas en mourir ?

Une question taraude Janine Altounian quant à l'écriture. Celle du pourquoi de l'écriture d'un livre d'abord quand il ouvre ensuite les portes à d'autres livres... Ce qui est en voie de se transformer ou de faire œuvre. Et tout cela au cours d'une vie. Car ce qu'elle nous offre en partage c'est son histoire, c'est l'histoire de son père pris dans la trame des souffrances de son pays, une histoire qui vient interroger l'histoire de notre pays, son pays d'accueil qu'elle tient à remercier pour les conditions de possibilités de dire qu'il lui a permis. Pour elle, l'écriture intervient quand le fruit est mûr que le contexte politique s'y prête.

Cette auteure/analysante/écrivaine/enseignante et « harmonisatrice » nous propose, dans ce dernier ouvrage consacré à l'effacement des lieux ce qu'elle a digéré, intégré, et qu'elle soumet à notre réflexion avec, toujours, ce fameux trépieds : observation, traduction et transmission, c'est à dire interprétation dont l'orientation part de la réalité « qui fut » vers ce qui est et qui reste encore possible. Le caractère autobiographique de cet écrit est un événement, ne serait-ce que par le vif de l'écriture de l'héritière de survivant qui avoue ne pas savoir écrire ni aimer l'écriture. Et cela est dit sans forfanterie. Ce qu'elle a pu vivre autour de son père, puis dans la perspective de l'histoire « Turquie-Arménie » l'a conduite à faire une découverte (au sens du « je tire le voile qui recouvre ce que je veux montrer, regardez ! Qu'y voyez-vous qu'on puisse partager? ») une exposition, qui n'était pas immédiatement son projet, moins encore son destin mais qui fut un surgissement, celui de la mise en marche d'un voyage inattendu, imprévu, sujet à improvisation, une entreprise, un voyage qui avait au moins autant d'importance que ses objectifs ou sa destination. Car faire le deuil de ce qui n'a plus de lieu ne signifie pas que l'événement n'a pas eu lieu ou qu'il a disparu des mémoires, faute de preuves ou de lieux pour les soutenir.

En cela les cliniciens noteront que le passage de la cure à l'écriture n'est pas le plus simple de ce travail car il est aussi celui de la relation, soit de la mention, des maux d'hier traduit avec les mots d'aujourd'hui, un passage qui reste une des préoccupations majeures des historiens. Mais J. Altounian est-elle historienne ? Cette nouvelle pièce à son édifice incite à le penser. Avec cette précision que l'entreprise de ce chercheur se découvre comme celle de la symbolisation, celle d'un vécu inspiré-délivré aussi par ses proches, ses ascendants, d'abord père et mère, par le matériel de réflexion soumis à cette héritière baignée dans la chair d'un pays d'accueil qui dit sa fierté d'avoir été

une enfant reçue dans une école de la république. Peut-on parler d'idiome républicain ? On pourrait au moins parler de restitution républicaine s'inspirant de la *Parabole des talents* ! Cette parabole s'inspire de l'évangile selon Saint Mathieu où il est écrit : « On donne à celui qui a et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a ». Reformulé par Jean-Paul Sartre, cela donne : « Peu nous importe ce qu'on t'a fait, mais qu'as-tu fait de ce qu'on t'a fait ». Ce qui, à mon avis, donne la mesure du personnage : celui de la citoyenne Altounian nous permettant de souligner son audace qui est celle d'une résistante hantée par le risque, celui de l'effacement beaucoup plus que par celui de l'oubli. Ce faisant, elle nous montre ainsi « ce qu'une vie peut arracher à une langue et lui faire dire ». Car elle le déclare sans ambages : elle est une Arménienne de France, une citoyenne reconnaissante à l'égard d'un pays qui lui a rendu possible, durant plus de quarante ans, de poursuivre un précieux travail d'écriture et de transmission et de retenir, pour ce dernier ouvrage :

- qu'une expérience d'effacement demande à être traduite dans la langue de l'autre pour s'inscrire dans le monde.
- que c'est par ce travail de traduction que les héritiers d'un crime de masse, peuvent subjectiver et transmettre leur histoire
- que ce travail de traduction requiert plusieurs générations avant que ce qui a pu être « traduit » au « pays d'accueil » s'inscrive dans le champ culturel et politique de celui-ci.

L'effacement des lieux est à la fois une reprise et un rappel des travaux antécédents d'une exégète. Il n'est pas une fermeture. Il ouvre bien plutôt à de nouveaux horizons, à de nouveaux travaux sur les filiations à venir et leurs modes d'organisation à propos desquels nous sommes aujourd'hui confrontés. La question est lancinante : comment faire le deuil de ce qui n'a pas eu lieu ? Et cette interrogation part des migrants de 1920, de ceux qui furent ses parents et ses grands-parents (du temps de leur expulsion violente de leur lieu de vie et de leur déportation vers la Syrie) jusqu'au temps des « migrants » de notre actualité qui, s'ils ne périssent pas sous les bombes, en mer ou dans les geôles de divers pays, ne trouvent comme lieu de vie, au mieux qu'un « camp de réfugiés », au pire le pavé de nos grandes villes. C'est dire, ici, l'actualité de ses interrogations, de nos interrogations et qui teinte cet ouvrage d'un profond pessimisme.

Une question ? Comment l'héritière des survivants des années 1920 peut-elle faire face aux migrants d'aujourd'hui ? Vivant son impossibilité à penser l'effacement d'un monde qu'elle a ressenti avec angoisse et désorientation lors d'un retour « au pays des ancêtres » (partie 1), elle se voit obligée de confier telle quelle cette expérience de néoréalité. Son expérience de l'effacement d'un monde se dérochant à toute subjectivité n'a pour elle rien d'original en cela que ses ascendants vécurent dans le *Yiddish Land* éradiqué depuis longtemps de la carte de l'Europe.

Convaincue par les formes contemporaines des violences dans un univers « mondialisé », marquée par l'incertitude quant au destin d'innombrables individus privés d'un possible lieu d'existence pour vivre dans un enfin chez eux, elle admet se sentir incapable de subjectiver cet effacement des liens dont elle provient. Cette Arménienne de France soumet, en somme ce qu'elle appelle sa « vignette clinique » (la sienne) à l'appréciation d'un lectorat susceptible de tenir cette « vignette » à distance par un « penser », un écart et un recul qui pourrait

prolonger son travail. C'est donc bien une demande d'aide adressée aux lecteurs que formule sans ambages l'écrivaine. Un lectorat qui a pu suivre son cheminement au travers ses écrits antérieurs, lesquels restituèrent son parcours analytique associé à sa lecture du *Journal de déportation* de son père, soit un témoignage de ce qui s'était psychiquement transmis aux descendants des survivants, tous à présent disparus, transmission donc du génocide arménien perpétré en 1915 dans l'empire Ottoman sur le versant oriental de la grande guerre. Le travail présenté aujourd'hui prend incontestablement une valeur testamentaire tout autant que testimoniale venant clore un itinéraire analytique. La restitution de cet itinéraire va de l'année 1990 à l'année 2019 et lui a fait redire sa reconnaissance à ce pays, la France, de lui avoir permis, durant plus de quarante ans, de conduire un précieux travail d'écriture et de transmission avec cet argument que, citoyenne née de parents venus d'ailleurs, elle se tourne désormais vers les jeunes générations en qui elle affirme placer toute sa confiance et tous ses espoirs en se demandant comment l'histoire du monde parviendra-t-elle à inscrire l'effacement d'un peuple présent durant plus de trois mille ans sur ses terres ? Comment encore cet effacement des lieux, des habitations, des édifices ou un million d'êtres humains suppliciés et mis à mort vécurent, prièrent, instaurèrent des liens, parlèrent une langue riche de plusieurs siècles... perpétuèrent des traditions, créèrent une culture millénaire, comment cela peut-il n'être plus se demande-t-elle ?

Qu'est-ce qu'un concept sinon une idée symbolisée par un mot qui va beaucoup plus loin que l'image. La pensée abstraite est donc plus libre que l'imagination. Le concept de ce parcours au « désert de l'inconscient » se décline en ces termes, celui d'une interrogation : peut-on ne pas se sentir chez soi là où l'on vit ? Soit un livre testament qui se décline en trois parties La première fait état de son expérience d'un effacement qui demande à être traduit, la seconde s'intéresse à l'héritage traumatique en insistant sur ce fait qu'il ne peut se subjectiver et se transmettre que traduit. Encore faut-il, et c'est la dernière partie, que cet héritage traduit s'inscrive dans le culturel et le politique par le travail de plusieurs générations. Il s'agit donc d'un ouvrage authentiquement autobiographique qui porte témoignage d'une expérience et d'un vécu singulier, un vécu qui la conduit à répondre à son interrogation initiale: comment l'héritier de survivants « migrants » des années 1920 peut-il affronter les « migrants » d'aujourd'hui ? A cette question elle peut répondre fermement : « non, il ne peut les affronter ». Ses parents migrants des années 1920 ont vécu un trauma cumulatif, celui d'un arrachement violent à l'environnement initial de leur existence dans le monde, une déportation au péril de leur vie, appelée pudiquement « migration » et un exil dans un pays dit « d'accueil » où ils ont survécu en apatrides sans toit, sans gagne-pain, donc sans insertion sociale ni repères culturels, c'est à dire en personnes expulsées du monde. En cela, cet ouvrage ouvre sur un universel en nous faisant penser aux migrants d'aujourd'hui : un parcours où l'on part de « nulle part » pour arriver nulle part, et où là où l'on vit on n'est pas chez soi.